L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 3 JUIN 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 3 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN.

PAR PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

[Suite.]

—Vous ne m'avez rien appris que je ne connusse déjà exactement. Je me rends très bien compte de vos craintes, mon cher marquis, et je déplore d'avance le scandale qui va éclater. Vous n'avez qu'un moyen de l'empêcher : faites moi enlever la direction de cette affaire. J'oublierai ce que je sais. On la réglera politiquement.

—Mais.... comment pourrais-je ?....

—Rien ne vous est plus facile. Vous avez beaucoup d'influence dans les milieux politiques ; vous n'êtes pas de ces adversaires irréconciliables qu'un gouvernement est ravi de compromettre à tout prix !

M. de Beaulieu redevenait railleur.

—Il y a quelques jours, vous donniez votre voix au Ministère ; ce vote mérite bien quelques égards. Chargez votre excellent ami, le comte Valadin, de négocier la chose. Qu'on apprenne demain que M. de Beaulieu, absorbé par l'examen très long, très minutieux, d'une affaire financière,—j'en ai justement une assez grosse en ce moment,—n'a pu s'occuper plus longtemps de la poursuite de l'assassin du marquis d'Auseraie ; et qu'ensuite cela reste entre les mains de la simple police, qui est forcée d'obéir aux grands chefs politiques. L'étouffement sera beaucoup plus aisé. Le comte Valadin est très adroit, très puissant ; ses intérêts financiers le mettent en rapport avec des ministres, lui fournissent des moyens d'action très spéciaux dans les journaux ; votre excellent ami le prince de Zéran tient la plupart des reporters à sa discrétion... Je ne demande qu'à être dessaisi, moi. Au revoir, mon d'Auseraie !

Très vexé du ton protecteur que prenait son ancien camarade le marquis faillit répondre par quelque impertinence ; mais cet homme le tenait à sa discrétion, et il sentait bien que c'était un indépendant, un des rares caractères de cette époque qui ne connaissent que la ligne droite. Et il finit par le remercier chaleureusement.

Et le juge d'instruction se retira, calme, digne, avec un très léger sourire d'ironie. Il était un sage, un philosophe, dont le plus grand amusement était la perpétuelle étude de la comédie, de la bassesse humaines. Il venait d'en avoir un exemple des plus suggestifs. Il en jouissait, comme un médecin d'un beau cas pathologique.

Mais il eut à peine ouvert la porte de la petite bibliothèque qu'il eut un mouvement de recul.

—Qu'y a-t-il donc ? interrogea d'Auseraie qui l'apercevait encore.

M. de Beaulieu balbutia :

—Rien... rien, je vous assure...

Et, en même temps, il se baissait vers un corps de femme étendu dans la direction opposée à celle de la chambre du marquis, le visage sur le tapis, les bras étendus. Extrêmement inquiet, il retourna ce visage :

—Dieu !... Mlle d'Auseraie...

Et, tout de suite, il comprit. Mlle Jacqueline avait dû venir dans cette pièce, par dévouement, pour se tenir à la portée de son père ; *et elle avait entendu....*

—Je m'étais laissé aller à parler haut.... Pauvre et fière jeune fille !... Elle aura voulu s'enfuir, pour ne pas en entendre davantage.

Il la souleva et l'étendit sur un divan.

—Qu'y a-t-il donc ? interrogeait le marquis, qui se redressait, tout angoissé, sur son lit.

M. de Beaulieu sonna. La femme de chambre de Jacqueline arriva et, comprenant à sa façon, s'écria :

—C'est pas étonnant ! Elle finira par se tuer à soigner les autres !.... Si c'est raisonnable, aussi, à son âge, de passer toutes les nuits !.....

Tandis que la servante délaçait la jeune fille, le juge d'instruction se pencha à demi dans la chambre du marquis.

—Rassurez-vous, ce n'est rien....

—Ma fille ?....

—Son pied s'était enchevêtré dans une tenture, elle a glissé.

M. de Beaulieu inventait ce mensonge, moins pour le marquis que pour Mlle d'Auseraie. Et il demeura dans la petite bibliothèque jusqu'à ce que Jacqueline fût revenue à elle, pour lui dire, à elle aussi, lui suggérer cette explication, que son pied "s'était enchevêtré...." Il moutra même la tenture.....

Jacqueline le contempla quelques secondes avec effroi. Elle ne pouvait lui en vouloir, pourtant, d'avoir dit la vérité, d'autant plus qu'elle se jugeait coupable, elle, d'avoir osé l'entendre.

—Jacqueline ? Jacqueline ?

C'était son père qui l'appelait.

Elle se leva, se montra à la porte de la chambre, eut la force de sourire, de dire :

—Ce n'est rien... vous voyez...

Mais aussitôt elle s'enfuait chez elle, la poitrine pleine de sanglots, sans être allée embrasser son père.

XII

LE VICOMTE DE FONTEROCHE.

Depuis plusieurs années déjà, plus une des marieuses qui pullulent au faubourg Saint-Germain ne soumettait de projets d'alliance au vicomte Maurice de Fonteroche, c'est-à-dire depuis l'époque où sa liaison avec la marquise d'Auseraie était devenue une de ces choses reconnues, acceptées, qui font partie des habitudes mondaines.

Il était bien entendu, pour toute cette société élégante qui, malgré son éloignement des affaires publiques, tient encore le haut du pavé parisien, que le vicomte consacrait sa vie à la marquise, de même qu'elle lui demeurerait éternellement fidèle. Le rachat de leur faute !

Pas une maîtresse de maison n'aurait commis la sottise d'inviter la marquise sans adresser en même temps une invitation au vicomte. Et les observateurs se demandaient ce qu'ils devaient le plus admirer, de l'inconscience avec laquelle les deux amants s'affichaient ou de l'aveuglement du mari.

Qu'importait, d'ailleurs, au monde, pourvu qu'il n'y eût pas de scandale.

Et personne ne s'était étonné de ce que Fonteroche qui, jadis, habitait un cinquième étage, plein d'air et de lumière, rue Saint-Dominique, fût venu s'installer dans un rez-de-chaussée d'une rue avoisinant les Champs Elysées, assez petit, sombre et incommode, mais qui possédait l'inappréciable avantage d'être situé dans un vaste immeuble construit sur deux rues. Quand une personne pénétrait dans cette maison, on ne savait jamais si elle venait y faire une visite ou si elle voulait simplement la traverser comme un passage.

La porte de l'appartement de Fonteroche était placée dans un recoin assez noir de la voûte, entre deux piliers. Il eût fallu bien de la malchance pour être reconnu quand on s'y glissait un peu lestement et qu'on était attendu. Le battant était si vite refermé !

Jamais Fonteroche ne s'était plaint à son amie de l'incommodité de son installation, de la nécessité d'avoir l'électricité, même en plein jour, dans la plupart de ses pièces. Cette porte rachetait tout.

Et, du reste, il vivait si peu chez lui !

Levé avec le jour, habitude conservée de son passage dans la vie militaire, il montait à cheval, consacrait deux ou trois heures à sa promenade au Bois, rentrait chez lui pour s'habiller, faire très hâtivement sa correspondance, puis il allait à son cercle.

Il ne déjeunait pas chez lui vingt fois par an. Il est vrai que, dès qu'on y faisait de la cuisine, son appartement s'emplissait de relents de graisse. Et puis on déjeune si bien au club !

L'après-midi, si la marquise lui avait donné sa liberté, il faisait des visites, se montrait quelquefois au tir au pigeon.

La plupart du temps, avant la rentrée définitive de Jacqueline dans sa famille, il était prévenu le matin, par un petit mot, des différents endroits où il devrait se trouver, des expositions qu'on avait envie de voir, des magasins qu'on voulait visiter, à moins qu'il ne reçut une liste de courses, de commissions, qu'il exécutait, ravi, avec la ponctualité d'un aide de camp.

C'était son unique occupation et préoccupation. Il n'avait pas autre chose à faire.

Descendant d'une belle race, assez riche,—il possédait quarante à cinquante mille francs de revenu et attendait la réalisation d'un vieil oncle, le comte de Fonteroche, qui menaçait pourtant de le déshériter s'il ne se mariait pas,—instruit, bon officier, il aurait pu, quelquefois il se disait *qu'il aurait dû* continuer son métier de soldat. Il avait donné sa démission pour plaire à la marquise, qui le voulait à elle seule.

Il éprouvait quelque remords de son inaction lorsque des souvenirs de ses ancêtres lui revenaient, de tant de braves soldats qui avaient passé leur vie à se battre, à se dévouer pour le souverain, pour le pays.

Mais il avait tant de bonnes raisons pour s'excuser :

—Est-ce ma faute si la paix règne par toute l'Europe ?... Que la guerre éclate demain, et je prouverai bien, morbleu ! que le premier privilège que réclame la noblesse est celui de crânement mourir.... Mais que puis-je faire en temps de paix ? Est-ce ma faute si nous sommes en République ? Puis-je aller me poster sur la place de la Concorde et m'égosiller à crier : "Vive le Roi !" Tout Paris se ficherait de moi, on me fourrerait en prison, et le Roi continuerait de chasser en disant : "Ce pauvre Fonteroche, tout de même.... Quelle cervelle de travers !..." et n'en tirerait pas un coup de fusil de moins.

Des amis à lui s'étaient lancés dans la politique, quelques-uns se ralliant à la République, d'autres courant les réunions populaires, faisant de l'opposition ou du socialisme comme un sport.

Il n'avait de goût que pour le métier des armes, le seul qui, d'après lui, convînt à un gentilhomme qui entend servir loyalement son pays, tout en demeurant fidèle aux traditions de sa famille.

—Mais j'ai donné ma démission.

Il était condamné à l'inaction perpétuelle de la vie élégante, à la perpétuelle adoration d'une jolie femme.

Du moins avait-il trouvé dans cette liaison une tranquillité, une régularité de la vie qui convenaient parfaitement à son caractère, chevaleresque mais faible, tout prêt à accepter une direction, pourvu que cette direction ne le conduisît pas à une action indélicate.

Cette tranquillité, cette régularité avaient été troublées hélas : depuis que la rentrée de Jacqueline dans sa famille avait apporté dans l'existence de la marquise un élément aussi absorbant que nouveau.

Autrefois, c'était un amusement pour tous, même pour Fonteroche, que les sorties de la fillette, ou les quelques semaines de bains de mer durant lesquelles il la voyait si librement, lui apprenait à nager, l'accompagnait dans les rochers, faisait ses parties de croquet sur le sable, ou le séjour dans le château familial des d'Auseraie pour achever les vacances.

Aucune antipathie n'existait alors entre la jeune fille et l'ami de sa mère.

Il était si complaisant, organisait si bien les promenades en forêt, et il se prêtait si docilement aux recherches héraldiques qui passionnaient Jacqueline ! Il avait étudié la science du blason, pour l'amuser.

Mais, déjà deux ans avant sa sortie définitive du Sacré-Cœur, Mlle d'Auseraie trouvait étonnante cette intimité de Fonteroche dans sa famille ; et ce a l'amenait à juger très surprenant qu'un homme jeune, capable d'activité, ne fît rien, donnât ce continuel exemple de la paresse. Leur antagonisme avait éclaté sur des discussions politiques, Fonteroche se déclarant parfaitement heureux en république et Jacqueline rêvant, avec l'intransigeance de la jeunesse, d'une réaction qui bouleverserait tout ce qui existe, refleurdeliserait toute la France.

Ils ne se voyaient pas une fois sans "se chamailler", suivant l'expression de Mlle Isabelle, à propos de tout, du monde, des ventes de charité, des bals, des modes, de la facilité avec laquelle tous les salons s'ouvrent aujourd'hui à tout ce qui a de l'argent, de quelque manière qu'on l'ait gagné. Au fond, leur antagonisme, leur rivalité plutôt, n'étaient provoqués que par l'amitié existant entre Fonteroche et la marquise.

Jacqueline n'avait pas encore soupçonné la vérité. Elle se disait seulement :

—Il me vole de ma mère.

Et lui songeait souvent ;

—Mais ce qu'elle devient gênante, cette petite !

Une heure de tête à tête avec la marquise d'Auseraie lui enlevait toutes ces inquiétudes et le laissait dans la croyance qu'il était l'homme le plus heureux de Paris.

Mais ces heures de bonheur étaient devenues d'une extrême rareté depuis que Jacqueline n'avait plus quitté sa mère. La marquise ne pouvait plus songer à des promenades de matinée ou d'après-midi ; sa fille était sans cesse avec elle.

Et, dans leur besoin d'aimer, ils avaient été forcés d'avoir recours aux moyens romanesques.

Et cela venait d'aboutir à cette catastrophe, qui laissait Fonteroche anéanti.

Il avait déployé sa dernière parcelle d'énergie le lendemain du crime, pour amener ses enfants cadets à la marquise.

Depuis, faible, angoissé, souvent terrassé par la fièvre, il attendait..... Quoi ?..... Il ne savait pas.....

Il avait passé toute une nuit à reconstituer mot à mot ce qu'il avait pu dire, dans son affolement, à Mlle d'Auseraie, ce qu'elle lui avait répondu. Et il se répétait toutes ces phrases, comme un acteur qui étudie un rôle.....

Ce rôle abominable que je dois continuer de jouer, si je veux sauver la marquise aux yeux de sa fille..... Que se sera-t-il passé, ensuite, entre elles ?..... Hélène ne m'écrit pas..... Pas une ligne, pas un mot !..... Elle doit avoir peur des moindres choses..... Et il en faudrait si peu pour la compromettre, après ce qui est arrivé..... N'ai-je été aperçu par aucun domestique ?.... La porte d'entrée était ouverte..... Personne n'était aux abords. Mais nul ne me prouvera que quelque valet, ou simplement la femme du concierge, n'était pas à une fenêtre du petit pavillon ?... Oh ! que je voudrais voir Hélène !

Il allait, deux fois par jour, demander des nouvelles du marquis ; et il ne regardait pas le domestique qui lui répondait, dans la crainte de trouver, en ses yeux, une expression d'ironie.

Aussi, quel bouleversement, quelle émotion dans tout son être, lorsque, un matin, comme il se perdait en ses rêveries angoissées, étendu, presque meurtri, sur son divan, il sentit sa petite main sur son front.

Elle venait d'arriver par derrière.

—Dieu !... vous... sans vous être annoncée....

—N'ai-je pas votre clef ? répondit la marquise.

—Mais mon valet de chambre pouvait vous voir.... Vous me faites frémir avec vos audaces...

—Il fallait bien que je vous parle.

Il s'était redressé en souriant, un peu rassuré, en l'examinant :

—Votre voilette est bien noire.. Moi-même je ne vous reconnaîtrais qu'à votre taille.

Il souleva le bas de cette voilette et prit un ardent baiser sur les lèvres de la marquise.

—Mais permettez-moi un peu de prudence.

Il écrivit deux mots sur une carte à lui.

—Je vais envoyer mon fauteuil pour l'Opéra à un ami qui habite derrière la caserne Latour-Maubourg ; mon domestique ne sera pas revenu avant deux heures.

Il disparut quelques instants.

Quand il rentra dans la pièce qui lui servait de cabinet et de salon, la marquise avait ôté voilette et chapeau ; et, debout devant la glace, elle refaisait un peu sa coiffure.

Il la saisit par les mains, Et il murmurait :

—Ah ! mon adorée ! mon aimée ! ma seule amie !.....

Ensuite, ent'rouvant à peine ses fenêtres, il ferma les volets.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient face à face depuis la catastrophe.

Mais bientôt leur amour faisait place à leurs préoccupations, à cet horrible danger suspendu sur leur bonheur et résumé dans ces mots :

Jacqueline savait-elle ?

—Raconte-moi tout, tout, Maurice !

Il alluma une bougie, ayant peur que l'électricité ne filtrât à travers ses rideaux ; et il avait fait dire à son concierge qu'il était sorti.

Puis il dit :

—Lisez, ma pauvre amie. J'ai tout consigné ici, pour bien me le rappeler à moi-même, pour que vous le sachiez aussi.

Il lui tendait quelques feuillets de papier, où toutes les phrases étaient minutieusement écrites, sous les désignations de JACQUELINE.—MOI.

Et cette vue fut si horrible à la marquise qu'elle repoussa ces feuillets. Il lui avait semblé entendre la voix de sa fille l'accusant.

—Lisez, vous !

Il le fit, et elle frémissait à chaque phrase ; et elle disait :

—Comment avez-vous pu avoir une telle présence d'esprit ?... Inventer un tel mensonge !..

Et, tout d'un coup :

—Car ce n'est bien qu'un mensonge, n'est-ce pas, Maurice ?

—Quoi donc ?

—Cet amour que tu as joué à ma fille !

Il frisonna :

—Oh ! Hélène ! De quoi me jugerais tu capable ?

—Je sais ! je sais ! murmura-t-elle en l'enlaçant ; je sais combien tu m'es fidèle, mais j'ai tant besoin de te l'entendre dire...

Il répliqua très simplement :

—Ce n'est pas là une question de fidélité, mais de délicatesse, d'honneur. Mlle Jacqueline est, pour moi, une vierge sacrée, que je vénère, que je dois vénérer entre toutes. Et c'est ce qui me rend abominablement malheureux d'être forcé de jouer encore cette comédie, tant qu'elle ne m'aura pas nettement répondu que mes hommages lui déplaisent, tout au moins lui sont indifférents.

—Ou plutôt odieux ! fit la marquise avec amertume. Si tu savais comme elle me traite depuis cette nuit, comme elle m'a traitée la nuit même où son père était mourant !

Et, la voix pleine de larmes, la marquise raconta, à son tour, ce martyre d'humiliation par lequel sa fille, dans la rigueur inconsciente de son esprit de justice, de loyauté, l'avait fait passer : cet interrogatoire dans sa chambre, la breloque d'or ramassée au pied du lit, la marque des deux têtes sur les oreillers....

—Jusqu'à ton parfum qui a dû la frapper....

—Mais elle sait tout, alors ? bégaya Fonteroche

—Comment éclaircir une chose semblable avec elle ? Sait-elle ? Ou est-ce mon imagination, mon remords qui me la font voir au courant de tout ?... Sous prétexte qu'elle a été la garde-malade de la maison, elle m'a presque chassé du chevet de mon mari... Elle me traite en sœur cadette, sans importance ; elle a profité de ma faiblesse pour m'exclure de la chambre de mon mari, même pendant l'extraction de la balle...

—Mais aucun manque de respect, je pense ? interrogea Fonteroche, frémissant.

—Non. Seulement elle m'annihile, elle m'embrasse à peine, elle prend la direction de tout, se consacre à son père avec un soin jaloux, si absorbant qu'elle semble dire : Il est à moi seule maintenant !.... Peut-être ne fais-je que me figurer tout cela, Maurice ? Mais, par moments, je sens si bien ses yeux m'accuser ! Hier, je suis sortie pour la première fois ; ses yeux disaient : "C'est chez lui que tu vas." Cependant, je ne sortais que pour être agréable au marquis. Tout à l'heure, ses yeux m'ont encore traversé comme d'un coup de poignard... Oh ! elle avait dû deviner quelle joie j'éprouvais à la pensée de venir chez toi..... Elle doit savoir, en ce moment, que je suis ici.... Que faire ? Que faire, Maurice, pour entrayer ce perpétuel soupçon ?

—Que faire ? répliqua douloureusement Fonteroche ; mais vous le sentez aussi bien que moi, ma pauvre amie : s'entêter dans cet abominable mensonge, jouer encore cette odieuse comédie ! Il ne suffirait pas de détourner, pour quelques jours, pour quelques mois, ce soupçon de la vérité qui a jailli dans l'âme de votre fille. Il faut l'en arracher à jamais. Malgré son antipathie pour moi, elle sait que je suis un gentilhomme ; malgré ce qui passe en son esprit, elle ne peut pas avoir oublié que vous êtes sa mère. Et elle doit bien nous croire, l'un et l'autre incapables de cette infamie, d'une mère qui donne sa fille à son ami et d'un ami qui consent à une telle monstruosité.

—Ah ! Maurice, si jamais je devais te perdre, il me semble que je mourrais !

—Ma tendre amie, nous sommes indissolublement liés pour le reste de notre existence ; et c'est notre bonheur que je défends au prix d'un mensonge qui me révolte. Mais me taire, avoir l'air d'oublier cet amour que j'ai déclaré à Mlle d'Auseraie dans des circonstances si tragiques, c'est lui avouer que je l'ai amusée, que j'ai eu recours à un odieux subterfuge ; c'est vous perdre à jamais à ses yeux, et je ne veux pas que votre enfant cesse de vous respecter.

Il demeura quelques instants silencieux : puis :

—J'attendrai donc, correctement que le marquis soit rétabli, prenant, comme tous vos amis, de ses nouvelles chaque jour. Quand il commencera de recevoir, j'irai bavarder avec lui, et j'espère être assez fort pour que Mlle d'Auseraie ne devine pas mon trouble lorsque j'aurai l'honneur de la rencontrer. Et je profiterai de la première occasion de tête-à-tête avec elle, pour renouveler... avec tout l'accent de sincérité dont on peut être capable quand on ment....

Il courba la tête.

—Dieu, murmura la marquise, que vous souffrirez ?

—Vous, Hélène, vous devrez prendre aussi votre part de cette tromperie, représenter à Mlle d'Auseraie que je suis un excellent parti que mes perpétuelles moqueries étaient le meilleur indice de son amour. Il faut que ce mariage lui soit conseillé par vous-même. Et, après cela, plus une pensée dangereuse n'existera en elle. Si elle nous a vraiment soupçonnés, elle en aura honte et se le reprochera comme un crime. Et puis, elle vous aimera mieux qu'avant, dans sa joie de vous retrouver sans tache.

Mais.... mais, fit la marquise avec un soudain effroi, si elle allait nous prendre au mot ? Si elle n'avait rien soupçonné du tout ? Si, pour m'obéir, pour obéir à son père qui, certainement, joindra ses efforts aux miens, elle allait...

—Consentir ? acheva Fonteroche d'un ton plein d'amertume. Vous ne vous êtes donc pas rendu compte, mon amie, à quel point Mlle d'Auseraie... je ne veux pas dire me méprise, mais me dédaigne. Je représente pour elle la classe de jeunes hommes qui lui est le plus antipatique, les descendants des grandes familles dont le métier est de ne rien faire, d'accepter le sort élégant et si oisif que nous laisse la République. Elle n'admet pas cette lassitude que nous éprouvons tous des aventures politiques, ce besoin de repos, de bonheur qui est en nous tous et surtout l'inutilité des efforts que nous pourrions tenter pour renverser le gouvernement, que veut l'immense majorité du pays. Elle me reproche d'avoir pour amis des hommes d'argent, de chasser chez des financiers qui ont les plus belles chasses de France..... Elle affirme que Zéran est indigne de son nom, depuis qu'il organise des représentations chez une baronne israélite... Mlle Jacqueline, consentir à m'épouser, elle qui rêve d'un chevalier sans tache, d'un héros de légende !....

Fonteroche sourit avec une immense mélancolie.

—Ne craignez pas cela, Hélène.

—Et après ?.... Quand ce semblant de projet de mariage aura échoué....

—Après ?.... Mais je me ferai un peu plus rare, pour quelques mois, le temps de trouver à votre fille le héros qu'elle rêve, sous la forme d'un bel officier de chasseurs ou de hussards.... Et son mariage nous rendra la liberté, le bonheur.

La marquise frémit douloureusement. A quels projets, à quels raisonnements en arrive-t-on, lorsqu'on glisse sur cette pente ?... Considérer comme une délivrance l'époque où sa fille lui serait enlevée...

Et elle se sentait encore si jeune, si vibrante d'amour !

Elle prononça, les yeux à terre :

—Et puis.... Robert.... Isabelle....

—Eux ? fit Fonteroche en claquant des doigts, des cervelles d'oiseau ! Je n'aurai qu'à présenter Robert à mes amis et à fournir Mlle Babeth de danseurs de cotillon pour capter à jamais leur amitié. Eux ?... Mais ils viendraient me chercher si j'avais déserté votre maison.

—Tu arranges donc tout ?..

—Pour que tu sois heureuse, que plus rien ne trouble ton existence, je me priverais une année, s'il le faut, de cette joie de te sentir si douce et si aimante entre mes bras.

—Une année ! fit-elle en lui donnant ses lèvres... Je ne pourrais pas, moi !.. Adieu !... dirige donc les choses comme tu l'as dit... Je m'en fie absolument à toi... Mais que nous allons souffrir, durant ces quelques mois !...

—Ne nous restera-t-il pas toute notre vie ?

Il appuyait sans cesse sur cette déclaration, sachant que la perpétuelle crainte de la marquise était un abandon de sa part, quelque mariage qui surgirait tout à coup, quelque combinaison du vieil oncle à héritage.

Et il se considérait comme irrévocablement lié à elle. Il devait la récompenser par sa fidélité, de son impardonnable faiblesse.

Et, tandis qu'elle remettait sa voilette devant la glace, elle se sentait toute rassérénérée. Que lui importaient les complications de son intérieur si ce cœur était toujours à elle !

—Car il est à moi pour jamais !

Il la serra, une dernière fois, à l'étouffer, et elle s'en fut, sans qu'il osât l'accompagner plus loin que la porte de son salon. Elle préférait être seule pour se glisser sous la voûte, tourner autour des piliers, traverser les deux cours de l'immeuble. Et, un instant après, elle martelait, de son pas ferme, le trottoir de l'avenue Hoche. Elle arrivait "officiellement" du parc Monceau. Sa grosse voilette avait disparu ; et son visage apparaissait, très animé, comme après une longue promenade au plein air, à travers un léger réseau pointillé de velours. L'amour venait de lui fouetter le sang aussi vivement qu'une marche à grands pas.

Et elle était si jeune lorsqu'elle pénétra dans la chambre de son mari que celui-la salua d'un geste et d'un regard pleins de galanterie.

—Que j'avais raison ! dit il. Ces deux heures au dehors vous ont fait un bien...Vous êtes absolument charmante.

Personne n'appréciait mieux que lui la beauté de sa femme. Seulement, il n'en était plus amoureux.

Cependant, la marquise s'étonnait de ne pas voir Jaqueline auprès de son père.

—Avez-vous donc réussi à l'éloigner ? fit elle à voix basse.

—Ouiche ! répondit-il avec un sourire gamin. Je l'envoie à Saint-Philippe du Roule, comptant en être débarrassé pour un bon bout de temps.... A quel moment est-elle revenue exactement ?.... C'est difficile à établir ; toujours est-il que M. de Beaulieu l'a trouvée évanouie en sortant d'ici....

—A votre porte ?

—Il paraîtrait, fit le marquis d'un air de doute, qu'elle se serait pris le pied dans une tenture....

—Mais rien de grave, au moins ? interrogea la marquise.

—Non, non. Elle s'en est allée, toute seule, dans sa chambre, où elle doit être en train de pleurnicher.

Les deux époux se dévisagèrent quelques instants, tâchant de lire l'un dans l'autre, n'osant pas se communiquer leurs pensées.

Puis la marquise demanda :

—Etes-vous satisfait de M. de Beaulieu ?

M. d'Auseraie eut une légère moue :

—Pas absolument. Un de ces hommes qui ne sont ni du gouvernement ni de l'opposition ! Un de ces sots à déclamations sur l'honneur, le devoir !.... Un indépendant !....

—Ce que Jacqueline appelle un caractere !

—Jacqueline.... Jacqueline !... prononça t-il avec ennui. A propos, ayez donc la bonté, ma chère amie, de faire dire à Zéran et à Valadin que j'ai besoin d'eux cet après-midi....

Puis, revenant à sa fille :

—Jacqueline est une charmante enfant ; mais il ne faudrait pas qu'elle s'exagère.... son devoir.... pas plus que ses droits.... Elle m'est certainement très dévouée...

—Mais, insinua la marquise, vous la trouverez peut-être un peu absorbante ?.... Et puis...

La marquise parla comme en un souffle, tellement elle était honteuse d'accuser sa fille :

—Vous ne devez pas aimer qu'on écoute à votre porte ?....

—Oh ! je ne prétends pas qu'elle ait.....

Il s'arrêta. La marquise n'avait das besoin qu'on lui en dit davantage.

—Du reste, reprit le marquis, elle doit avoir besoin de repos... Elle a passé tant de nuits....

—Evidemment, il ne serait pas sage qu'elle se fatigue encore. Je l'enverrai, cet après-midi, voir son frère et sa petite-sœur.

—Vous prévenez Zéran et Valadin, n'est-ce pas ?

—Comptez sur moi, mon ami.

Et la marquise sortit, toute brave, de la chambre de son mari, éprouvant une joie mauvaise, un triomphe malsain de ce que sa fille eût fait quelque chose de répréhensible, ne doutant pas qu'elle n'eût surpris les confidences du marquis au juge d'instruction. Et Dieu sait, alors, ce qu'elle avait dû entendre !

Elle traversa, la tête haute, les pièces qui la séparaient de la chambre de la jeune fille : mais à la porte de Jacqueline, elle se fit doucereuse. Les femmes aiment souvent à triompher sans fracas.

Jacqueline était assise sur une chaise basse, sa chaise de toute petite fille, les mains rasant la terre, la tête lourde, les yeux fixes, lorsque sa mère entra.

—Eh bien ! chérie, qu'y a-t-il donc ? Comment as-tu pu te prendre dans cette tenture ? L'ouverture est si large.... Ton pied te fait-il encore mal ?

Et la marquise la baisait dans les cheveux, puis voulait voir le pied, et Jacqueline ne savait lequel indiquer.

—Mais ce n'est rien, mère, rien...

—Et tu ne t'es rien heurté ?

—Rien, rien.... Je crois que j'ai plutôt eu un étourdissement....

—C'e n'est pas étonnant, fit la marquise d'un ton à demi fâché.

Et, la menaçant du doigt :

—Tu vois, tu veux tout faire, et tu vas au delà de tes forces. Ce soir tu m'obéiras ; tu seras dans ton lit, là, à neuf heures, et tu dormiras toute la nuit... Je veillerai, moi.... Et, en attendant, cet après midi tu iras porter des nouvelles de ton père à Robert, à Isabelle. Il faut que tu sortes tous les jours, maintenant, que tu reprennes ton existence de jeune fille... Ton père l'exige d'ailleurs...

—Ah ! père... père ?... bégaya-t elle d'une voix toute blanche. Comme vous voudrez, maman... comme père voudra...

En ce moment, la fière jeune fille n'avait plus, mais plus du tout de volonté...

XIII

LE DÉVOUEMENT DU COMTE VALADIN.

La comtesse Valadin, encore humide de son bain laiteux, venait de s'étendre douillettement sur la divan de son cabinet de toilette ; et, s'enveloppant en frileuse de son peignoir de douce laine, elle abandonnait ses pieds roses à sa femme de chambre, et elle allait passer une heure de béatitude absolue, oublieuse de tout,—car c'était une des rares jouissances de cette femme inoccupée que les soins minutieux, presque un culte, de sa personne,—lorsque ses yeux tombèrent sur une lettre apportee tandis qu'elle était dans sa baignoire.

Elle n'en reconnut pas d'abord l'écriture, tellement l'adresse avait été griffonnée, hâtive, fiévreuse.

Et pourtant, elle avait eu tout de suite la divination qu'elle était de Sosthènes.

—Mais il écrit toujours si nettement, si régulièrement.

Et, malgré la mention "très pressée," elle hésita un grand moment à déchirer l'enveloppe.

Cette lettre était ainsi conçue :

"Ma chère tante,

"Votre mari n'ayant pas tenu l'engagement qu'il avait si solennellement pris envers moi devant vous-même, la catastrophe suspendue sur moi depuis quelques jours, et qu'il eût été si facile d'éviter, vient d'éclater.

"Ma caisse a été vérifiée hier. Il y manquait huit cent mille francs : les quatre cent mille que j'ai réellement dilapidés et les quatre cent mille que j'en ai encore enlevés, *selon le désir de mon oncle*, et que je lui ai confiés sur la certitude qu'il avait de les doubler immédiatement dans une combinaison financière dont il n'a pas voulu me révéler le secret.

"Je pouvais être arrêté séance tenante ; on m'a laissé momentanément en liberté,—liberté relative, car deux agents de police sont attachés à mes pas,—parce que j'ai affirmé que mon oncle rembourserait. Prévenez-le. Moi, je n'aurais pas le calme nécessaire pour lui parler ou même lui écrire avec respect.

"Et dites-lui, simplement, ce qu'il ne peut ignorer d'ailleurs, que mon arrestation serait aussi grosse de danger pour lui que pour moi.

"Je ne bouge plus de chez moi. J'attends les événements.

"Croyez, ma chère tante, à mon inaltérable attachement.

"SOSTHÈNES."

La comtesse parcourut plutôt qu'elle ne lut ce petit billet, dont elle ne comprit pas toute la méchanceté menacante. Elle ne voyait qu'une chose, c'est que ce joli neveu, secrètement, presque inconsciemment adoré, était perdu par la faute, la mauvaise foi de son mari.

Elle s'écria, toute dépitée :

—Ah ! j'aurais dû m'en douter !.... Et moi qui étais si confiante, qui croyais la chose si bien terminée !....

Malgré le désordre de sa toilette, elle bondit jusqu'à l'appartement de son mari.

Le comte, fort tranquille, se promenait lentement dans son vaste cabinet, était en train de dicter une lettre à son secrétaire particulier.

Sa femme lui jeta, violemment :

—J'ai besoin de vous parler.... tout de suite....en tête à tête....

D'un geste ennuyé, il renvoya son secrétaire. Puis, de fort mauvaise humeur, il interrogea :

—Quoi ?....qu'y a-t-il....

—Ceci.

Elle lui tendait le billet de Sosthènes ; il le lut mot à mot, à mi-voix, et une énorme ironie plissait ses lèvres.

—Que voilà bien ces hommes de Bourse ! fit-il en haussant les épaules : si sensibles, qu'ils perdent la boule à la moindre anicroche, au point de.... Mais oui, il me menace, cet enfant que je vais sauver.... Enfin, un ingrat de plus ou de moins !....

—Ainsi.... mon ami.... vous êtes toujours prêt.... à tenir ?...

—Mon engagement ? Ai-je donc l'habitude de manquer à ma parole ?

—Alors, pourquoi ne pas avoir déjà remboursé ?

—Eh ! ma chère, répliqua le comte, dont la mauvaise humeur paraissait s'adoucir, vous parlez de quatre cent mille francs, vous